

Boa sorte, meu amor de Daniel Aragão

Gérard Grugeau

Le film-essai ou l'oeil sauvage
Numéro 159, octobre–novembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2012). Compte rendu de [*Boa sorte, meu amor* de Daniel Aragão]. *24 images*, (159), 34–34.



Boa sorte, meu amor

de Daniel Aragão

Signé par un cinéaste brésilien émergent, ce film ne manque ni d'ambition ni de style. Un certain nombre de thèmes s'y entrecroisent, notamment la quête d'identité dans un Brésil en pleine mutation qui a oublié ses racines et la violence raciale et de classe sur laquelle s'est construite une société métissée aujourd'hui aspirée par la modernité et le conformisme. La rencontre d'un playboy, issu de l'aristocratie terrienne dirigeant une entreprise de démolition, et d'une jeune femme libre d'extraction modeste, passionnée de musique, donne lieu à un récit fragmentaire, souvent poignant, qui baigne dans une sorte de mélancolie mortifère diffuse. Filmé dans un noir et blanc (trop?) fortement contrasté, *Boa sorte, meu amor* tient à la fois du choc amoureux chaotique, de l'expérience purement sensorielle et du road movie identitaire où la verticalité stridente de la ville (Recife) s'oppose à l'horizontalité rugueuse de la campagne du Nordeste brésilien, berceau du *cinema nuovo*. C'est sur ces terres à la fois pétrées de traditions et aujourd'hui exploitées par de sinistres opportunistes que s'achève le voyage de Dirceu lancé sur les traces de celle qu'il aime et qui a disparu. Si le film de Daniel Aragão peut sembler parfois poseur et un peu trop fabriqué, il n'en séduit pas moins par ses ruptures de ton, sa riche composition visuelle et l'envoûtante arborescence de ses arabesques musicales qui saisissent au ralenti les personnages dans le concret d'un monde aussi scintillant en surface que rongé de l'intérieur. On déplorera certes une finale abrupte qui manque d'amplitude, mais l'intensité des images de Daniel Aragão laissent en nous les traces vénéneuses d'un cauchemar d'autant plus terrifiant qu'il reste enlisé dans les sables mouvants d'un récit lacunaire qui se dérobe à notre regard. — Gérard Grugeau



Neighboring Sounds

de Kleber Mendonça Filho

Une menace sourde et indescriptible pèse sur le petit quartier bourgeois décrit dans ce premier long métrage de fiction de ce jeune cinéaste brésilien. En apparence, rien de bien anormal pourtant. Doté d'une esthétique faussement réaliste, le film décrit le quotidien des habitants d'une rue essentiellement composée de condos de luxe. Du jeune homme de retour après des années à l'étranger à la femme au foyer étouffant son angoisse existentielle à grand renfort de joints, la plupart des personnages traînent avec eux une vague déprime qui semble décuplée par l'absence de soucis pratiques (ils possèdent tous des domestiques). Évidemment, la façade blanche et propre de leurs tours d'ivoire cache de sombres secrets et des tensions prêtes à éclater, à l'image de ce jeune cousin apathique incapable de cesser de vandaliser des voitures pour le plaisir. L'arrivée soudaine d'une compagnie de surveillance nocturne dans le quartier, dont le fonctionnement s'apparente plutôt à un service de sécurité mafieux, servira paradoxalement de catalyseur aux inquiétudes de ce petit monde faussement protégé.

Dernière incarnation d'une longue liste de films décortiquant les dessous peu reluisants des quartiers bourgeois, *Neighboring Sounds* se distingue par la subtilité d'une démarche fondée sur l'ambiguïté des comportements, les non-dits et un travail sonore exceptionnel. L'aboïement d'un chien, les bruits des voitures ou même d'un ascenseur génèrent un malaise diffus qui est décuplé par le mystère persistant entourant les motivations de personnages qui n'ont de cesse de s'observer les uns les autres depuis leurs écrans de sécurité, leurs balcons et leurs fenêtres. *Neighboring Sounds* use à merveille du dédale des bâtiments à la fois aérés et étrangement claustrophobes dans lesquels s'enferment des nantis qui semblent avoir le pressentiment que leurs efforts ne leur permettront jamais de s'isoler totalement de ces quartiers moins favorisés qu'ils observent du haut de leurs tours d'argent construites sur la destruction de maisons familiales. Véritable film de la fin d'un monde, *Neighboring Sounds* est le prologue d'une crise à venir, dont les origines importent moins que le sentiment de son inévitabilité. Ce monde est pourri de l'intérieur. Mais pour l'instant, tout va bien... — Bruno Dequen